

En poésie, il y a tant de manières d'aborder, de lire, d'aimer... et tant d'émotionnel dans cet exercice-là ! Ceux, par exemple, qui vous diront tout de l'architecture, des chemins qu'empruntent ces mots à part du reste des écritures, qui analysent, conceptualisent et vous « disent » – sans contestation aucune – le sens, le vrai, le définitif. Ceux qui sauront, presque immédiatement, les ponts si évidents, disent-ils, avec cet autre immense poète, et qui intimident au point de nous laisser à la porte de leur précieuse chapelle. Et puis, il y a ceux qui veulent voyager en poésie, à leur rythme, comme ça leur chante ; ceux qui vont au pays des vers, comme au concert, pour la musique, le voyage, le coup au cœur. Ceux qui la lisent, cette poésie, à mi-voix, et l'emportent partout en promenade, pour en savourer deux ou trois vers, ici ou là, comme deux tranches de mandarine d'hiver...

Jean-Jacques Marimbert – sa biographie le dit – est un homme à plusieurs vies, donc, un poète !

Sur un papier au toucher soyeux, comme en ancienne Chine, illustré – noir et blanc ; traits forts, images à peine estompées, par un Yves Budin inspiré, son *Jour* se lit, se murmure, s'emmène. On pourrait bien lui accorder une place de choix, au chevet du lit, là où nichent chez moi les poèmes qui me parleront toujours.

L'architecture, d'abord ! Un château de cartes anciennes ; solidité énigmatique ; des marches irrégulières, et là, comme une pause invitée, un seul mot ; la voix, quand on lit, s'attarde : « *Ni vieux, ni jeune, le matin / Est une écaille de temps / Egarée / Dans le noir* ».

La musique, la scansion, le rythme ensuite ! « *Me voici sur un banc / Flocon tiède égaré chantonnant / Dans l'air gris /* ». Chanson ; vive et imagée ; à dire légèrement en appuyant ça et là, sur les finales ou en laissant couler... trois vers pour la journée dans un coin de la tête ; bagage précieux et si ordinaire aussi pour – surtout – quand ça n'ira pas.

Ce *Jour* est fait de qui, de quoi ? enfin, puisque cette poésie est dans une première lecture, descriptive – liberté, cependant, pour chacun d'assaisonner à sa guise. On y revient, et – transfiguration magique propre au genre – on y voit tout autre chose, et le poème, telle la boule de neige en verre, des contes, raconte une histoire à l'autre bout de l'autre !

Les encres-pie bicolore de Budin ont semé à chaque page des bateaux, des cargos, des bords de mer – plutôt l'Océan, côté ports que les plages à touristes. Il y a d'abord et peut-être surtout, du voyage, des lointains dans ces pages du *Jour* : « *A quoi rêvaient-ils donc / Ces enfants d'Amérique, si / Pauvres qu'on leur voyait les poumons ?* ». Rêveries d'un vieux, solitaire sur un banc public ; moineaux des squares et des villes anonymes. Et puis, celui qui écrit et son voyage intérieur – celui de tout le monde ; les amours décevantes ou déçues ; les séparations, les regrets ; les femmes, ou la femme ; l'arôme du poème, comme une déclinaison d'épices ou de fragrances mélangées : « *Aurais-je dû me tenir / Sur mes gardes / Le jour / Où... Tu disais n'être là que pour / Un temps. Jusqu'à. / Ce que finalement tu partes* »...

Mais, vous le savez bien, le livre de poèmes est celui qui habite la table, retourné, ouvert sur la page cornée du préféré de ses hôtes ; moi, c'est ce superbe portrait de femme aérien, qu'on imagine orientale, dont le noir et blanc puissant et doux marque longtemps la prunelle ; face à lui, simplement : « *Ce matin le ciel / Ne s'ouvre pas / Et la peur sourd / Des murs* ». Jour (s) mystérieux de tristesse et d'ouverture. La vie...

© **Martine L Petauton**

Le titre du recueil, *Jour*, pourrait faire croire que cette fois, le poète a convoqué la lumière. Mais c'est dans la nuit que nous pénétrons.

[...] *le matin*

*est une écaille de temps
égarée
dans le noir.*

Celui qui traverse la nuit cherche cette écaille dans son passé. Comme souvent, la poésie de Jean-Jacques Marimbert prend sa source dans les souvenirs. Il est question ici de souvenirs de la femme aimée. Ils sont fugaces : une parole, un regard. Celui qui se souvient erre dans les rues, s'assoit sur un banc, mais ce sont les méandres de sa mémoire qu'il arpente. Il rêve aussi.

*Je décidai de me lever
et de courir vers elle,
de l'emmener,
au fond des criques,
loin de nous sous les mers*

S'il semble empêché de vivre dans le présent, son regard bute sur des êtres bien réels : un homme couché sur le sol, contre un mur, un oiseau sautillant – l'inerte et le vif. L'homme couché est-il un miroir tendu ? L'oiseau, lui, parce que toujours prêt à prendre son envol, ressemblerait davantage à la femme disparue. Mais ce sont peut-être plutôt les deux versants de toute intériorité. L'homme errant dit d'ailleurs : *je guette / bec béant une image / de toi de moi.*

La chasse au souvenir l'amène à cheminer aussi par-delà sa propre histoire : il se souvient des enfants d'Amérique des années trente.

Les deux derniers textes du recueil nous font sortir de la nuit. L'envol des mouettes, le départ d'un cargo, le vent et la lumière permettent à l'homme de reprendre contact avec le monde et ses promesses. L'horizon s'ouvre.

Les poèmes de Jean-Jacques Marimbert sont précédés d'une très belle préface d'Anna de Sandre.

© **Recours au poème**

Jour, Jean-Jacques Marimbert, Editions Les Carnets du Dessert de Lune.

Le recueil est préfacé par Anna de Sandre et joliment illustré par Yves Budin.

Quel est ce *Jour* après lequel court Jean-Jacques Marimbert? Ce jour où l'être aimé ne promettait déjà rien ? Ce jour fantasmé dans l'Amérique des années 30 ? Et pourquoi pas ce jour où un banc isolé se fait progressivement radeau ? Car c'est bien sur cette frêle esquivé que le poète semble avancer. Dans cette eau mitigée, entre « *un tremblement de joie* » et « *cette écaille de temps/égarée/dans le noir* », il se fraye un passage, tantôt dans la lumière, tantôt dans l'obscurité alentour. Et au lecteur de se laisser emporter dans cette fiction poétique et de comprendre finalement que l'important est tout autant dans ce que l'on laisse derrière soi que dans ce que l'on retient. « *Un voile de mer ondule/au pied des forteresses. /Le mur d'enceinte s'érige/pour contenir le ciel.* ».

© **Prendre part à la nuit**

Médecin, puis professeur de philosophie à l'Université de Toulouse Le Mirail, **Jean-Jacques Marimbert** écrit beaucoup et a même publié en 1959 un essai sur Alfred Hitchcock. Passionné d'Amérique comme son illustrateur **Yves Budin** (Inédit 258), il vient de consacrer *Jour* à des croquis de paysages urbains où les personnages sont immensément importants. Voyageurs immobiles comme l'auteur, ils sont plus des témoins, comme les dessins de Budin. J'ai rarement rencontré autant de fraternité entre un écrivain et un graphiste. J'ai pensé à Manet et Mallarmé ou Constantin Meunier et Camille Lemonnier. Pas simplement une rencontre mais des esprits jumeaux.

© **Paul Van Melle**